

Dans tout l'empire des Camaïeux (ce sont peuples dont les agates font une branche) je ne crois pas qu'il se trouve encore une merveille aussi grande que celle-ci, ni que rien de plus rare nous soit venu

Des bords où le soleil commence sa carrière.

J'en excepte cette agate qui représentait Apollon et les neuf Muses; car je la mets la première, et celle de Richelieu la seconde.

Ce palais si fameux des princes de Florence,
Riche et brillant séjour de la magnificence;
Le trésor de Saint-Marc; celui dont les François
Recommandent la garde aux cendres de leurs rois;
Les vastes magasins dont le sérail abonde,
Magasins enrichis des dépouilles du monde;
Jule⁴ enfin n'eut jamais rien de plus précieux.

Et pour m'exprimer familièrement et en termes moins poétiques,

Saint-Denis, et Saint-Marc, le palais du grand-duc,
L'hôtel de Mazarin, le sérail du Grand Turc,
N'ont rien, à ce qu'on dit, de plus considérable.
Je me suis informé du prix de cette table:
Voulez-vous le savoir? Mettez cent mille écus,
Doublez-les, ajoutez cent autres par-dessus;
Le produit² en sera la valeur véritable.

Dans le même lieu où on l'a mise sont quatre ou cinq bustes, et quelques statues, parmi lesquelles on me nomma Tibère et Livie³; ce sont personnes que vous connaissez, et dont M. de la Calprenède⁴ vous entretient quelquefois. Je ne vous en dirai rien davantage; aussi bien ma lettre commence à me sembler un peu longue. Il m'est pourtant impossible de ne point parler d'un certain buste dont la draperie est de jaspe: belle tête, mais mal peignée; des traits de visage grossiers, quoique bien proportionnés, et qui ont quelque chose d'héroïque et de farouche tout à la fois; un regard fier et terrible, enfin la vraie image d'un jeune Scythe: vous ne prendriez jamais

¹ Le cardinal Mazarin.

² C'est-à-dire sept cent mille livres, qui valent quatorze cent mille francs de la monnaie actuelle.

³ Voyez Vignier, p. 140 et 141. et Desmarests, p. 61. *promenade VIII*. Il y avait encore ailleurs un buste de Livie. Voyez Vignier, p. 51.

⁴ Lorsque la Fontaine écrivait ces mots, la Calprenède devait bientôt terminer sa carrière; il mourut dans les premiers jours d'octobre 1655.

cette tête pour celle d'un de nos galants; c'est aussi celle d'Alexandre¹. J'eusse fait tort à ce prince si j'eusse regardé après lui un moindre héros que le grand Armand. Nous rentrâmes pour ce sujet dans la galerie. On y voit ce ministre peint en habit de cavalier et de cardinal, encourageant des troupes par sa présence, et monté sur un cheval parfaitement beau². Ce pourrait bien être ce barbe qu'on appelait l'*impudent*; animal sans considération ni respect, et qui devant les majestés et les éminences riait à toutes celles qui lui plaisaient. Les tableaux de cette galerie représentent une partie des conquêtes que nous avons faites sous le ministère d'Armand.

Après que j'eus jeté l'œil sur les principales, nous descendîmes dans les jardins, qui sont beaux sans doute et fort étendus; rien ne les sépare d'avec le parc. C'est un pays que ce parc; on y court le cerf. Quant aux jardins, le parterre est grand, et l'ouvrage de plus d'un jour. Il a fallu, pour le faire, qu'on ait tranché toute la croupe d'une montagne. La retenue des terres est couverte d'une palissade de philyréa apparemment ancienne, car elle est chauve en beaucoup d'endroits: il est vrai que les statues qu'on y a mises réparent en quelque façon les ruines de sa beauté. Ces endroits, comme vous savez, sont d'ordinaire le quartier des Flores: j'y en vis une et une Vénus, un Bacchus moderne, un consul (que fait ce consul parmi de jeunes déesses?), une dame grecque, une autre dame romaine, avec une autre sortant du bain³. Avouez le vrai; cette dame sortant du bain n'est pas celle que vous verriez le moins volontiers. Je ne vous saurais dire comme elle est faite, ne l'ayant considérée que fort peu de temps. Le déclin du jour et la curiosité de voir une partie des jardins en

¹ Vignier en parle, p. 140. D'après ce que dit la Fontaine, ce buste paraît à tort avoir été considéré comme celui d'Alexandre le Grand, quoique Desmarests ait dit:

La valeur d'Alexandre en ce buste respire.

Promenade VIII, p. 2.

² Vignier, p. 153, parle de ce portrait, et nous apprend que dans l'éloignement on avait représenté le combat de Naples. Voyez Desmarests, p. 61. *promenade VIII*.

³ Vignier, p. 152-153, fait aussi mention de la statue de Flore qui se trouvait dans les jardins, ainsi que de la dame grecque et de la dame romaine sortant du bain. Le vêtement de cette dernière était de marbre noir.

furent la cause. Du lieu où nous regardions ces statues, on voit à droite une fort longue pelouse, et ensuite quelques allées profondes, couvertes, agréables, et où je me plairais extrêmement à avoir une aventure amoureuse; en un mot, de ces ennemies du jour tant célébrées par les poètes: à midi véritablement, on y entrevoit quelque chose,

Comme au soir, lorsque l'ombre arrive en un séjour,
Ou lorsqu'il n'est plus nuit, et n'est pas encor jour.

Je m'enfonçai dans l'une de ces allées. M. de Châteauneuf, qui était las, me laissa aller. A peine eus-je fait dix ou douze pas, que je me sentis forcé par une puissance secrète de commencer quelques vers à la gloire du grand Armand. Je les ai depuis achevés sur les mémoires que me donnèrent les nymphes de Richelieu: leur présence, à la vérité, m'a manqué trop tôt; il serait à souhaiter que j'eusse mis la dernière main à ces vers au même lieu qui me les a fait ébaucher. Imaginez-vous que je suis dans une allée où je me dis ce qui s'ensuit:

Mânes du grand Armand, si ceux qui ne sont plus
Peuvent goûter encor des honneurs superflus,
Recevez ce tribut de la moindre des Muses.
Jadis de vos bontés ses sœurs étaient confuses:
Aussi n'a-t-on point vu que d'un silence ingrat
Phébus de vos bienfaits ait étouffé l'éclat.
Ses enfants ont chanté les pertes de l'Ibère,
Et le destin forcé de nous être prospère
Partout où vos conseils, plus craints que le dieu Mars,
Ont porté la terreur de nos fiers étendards;
Ils ont représenté les vents et la fortune
Vainement indignés du tort fait à Neptune,
Quand vous tintes ce dieu si longtemps enchaîné¹.
Le rempart qui couvrait un peuple mutiné,
Nos voisins envieux de notre diadème,
Et les rois de la mer, et la mer elle-même,
Ne purent arrêter le cours de vos efforts².
La Seine vous revit triomphant sur ses bords.
Que ne firent alors les peuples du Permesse?

¹ La Fontaine désigne ici la digue de la Rochelle, dont on voit encore les ruines quand la mer est basse.

² Le cardinal de Richelieu eut, par commission expresse, en date du 4 février 1627 (et non du 9), le commandement en chef de l'armée devant la Rochelle, ayant pour ses lieutenants le duc d'Angoulême, et les maréchaux de Schomberg et de Bassompierre. La ville ne se rendit et n'admit les troupes du roi que le 30 octobre 1628, après un siège d'un an et deux mois. Ses habitants avaient été réduits, durant ce siège, de vingt-huit mille qu'ils étaient d'abord, à cinq mille; la faim avait fait périr tout le reste. Voyez Arceve, t. II, p. 325.

On leur ouït chanter vos faits, votre sagesse,
Vos projets élevés, vos triomphes divers;
Le son en dure encore aux bords de l'univers.
Je n'y puis ajouter qu'une simple prière:
Que la nuit d'aucun temps ne borne la carrière
De ce renom si beau, si grand, si glorieux!
Que Flore et les Zéphyrus ne bougent de ces lieux;
Qu'ainsi que votre nom leur beauté soit durable;
Que leur maître ait le sort à ses vœux favorable;
Qu'il vienne quelquefois visiter ce séjour,
Et soit toujours content du prince et de la cour!

Je serais encore au fond de l'allée où je commençai ces vers, si M. de Châteauneuf ne fût venu m'avertir qu'il était tard. Nous passâmes dans l'avant-cour, afin de gagner plus tôt l'autre côté des jardins. Comme nous étions près du pont-levis, un vieux domestique nous aborda fort civilement, et me demanda ce qu'il me semblait de Richelieu. Je lui répondis que c'était une maison accomplie; mais que, n'ayant pu tout voir, nous reviendrions le lendemain, et reconnaitrions ses civilités et les offres qu'il nous faisait (je ne songeais pas à notre promesse). On ne manque jamais de dire cela, repartit cet homme; j'y suis tous les jours attrapé par des Allemands. Sans la crainte de nous fâcher, et par conséquent de ne rien avoir, il aurait, je pense, ajouté: A plus forte raison le serai-je par des François; même je vis bien que le haut-de-chausses de M. de Châteauneuf lui semblait de mauvais augure. Cela me fit rire, et je lui donnai quelque chose.

A peine l'eûmes-nous congédié, que le peu qui restait de jour nous quitta. Nous ne laissâmes pas de nous renfoncer en d'autres allées, non du tout si sombres que les précédentes; elles pourront l'être dans deux cents ans. De tout ce canton je ne remarquai qu'un mail et deux jeux de longue paume, dont l'un pourrait bien être tourné vers l'orient, et l'autre vers le midi ou vers le septentrion; je suis assuré que c'est l'un des deux: on se sert apparemment de ces jeux de paume selon les différentes heures du jour, pour n'avoir pas le soleil en vue².

¹ De rejoindre M. Jannart le lendemain à Châtellerault. Voyez ci-dessus, p. 616, lettre IV.

² La description de Vignier, p. 4, éclaircit ce passage. Le mail commence proche la porte de l'anticour; il est à tournant, et passe autour de deux jeux de longue paume. Il a trois cent quarante-six toises de long, et de large quatre toises et demie: il y a une petite allée qui va d'une passe à l'autre, pour la

Du lieu où ils sont, il fallut rentrer en de nouvelles obscurités et marcher quelque temps sans nous voir, tant qu'enfin nous nous retrouvâmes dans cette place qui est au-devant du château, moi fort satisfait, et M. de Châteauneuf, qui était en grosses bottes, fort las.

VI. — A LA MÈME.

SUITE DU MÊME VOYAGE.

A Limoges, ce 19 septembre 1665.

Ce serait une belle chose que de voyager, s'il ne se fallait point lever si matin. Las que nous étions M. de Châteauneuf et moi, lui, pour avoir fait tout le tour de Richelieu en grosses bottes, ce que je crois vous avoir mandé, n'ayant pas dû omettre une circonstance si remarquable ; moi, pour m'être amusé à vous écrire au lieu de dormir ; notre promesse et la crainte de faire attendre le voiturier nous obligèrent de sortir du lit avant que l'Aurore fût éveillée. Nous nous disposâmes à prendre congé de Richelieu sans le voir¹. Il arriva, malheu-

commodité de ceux qui veulent jouer. » En 1665, deux ans après l'époque du voyage de la Fontaine, le duc de Richelieu fit construire, proche du mail et de la porte de l'anticour, un jeu de courte paume. « C'est, dit Vignier, p. 5, un des plus beaux du royaume. »

¹ Nous rapporterons ici la courte description que Vignier, p. 5, a faite de cette ville dix ans après la date de la lettre de la Fontaine : « La principale rue est composée de vingt-huit gros pavillons, quatorze de chaque côté, tous à portes cochères, et d'une même symétrie ; à chaque bout il y a une place de quarante-six toises en carré, avec des pavillons doubles aux quatre coins. L'église est dans la place la plus proche du château. Le palais et les halles sont dans la même place, avec une fontaine dans un des coins, et une autre fontaine dans l'autre place. »

Nous ajouterons que cette ville est près de deux petites rivières, l'Amable et la Vide ou la Veude ; la première remplit les fossés de la ville, qui n'était qu'un village avant le cardinal de Richelieu. Il l'a bâtie en 1657, après avoir fait ériger la seigneurie qui en dépendait en duché-pairie, par lettres patentes du roi, données en 1651. On trouve un plan de cette ville et une vue du château dans l'ouvrage intitulé *Topographia Gallicæ*, Francfort, 1657, in-folio, p. 57. La description qui est dans cet ouvrage nous apprend que ce plan et cette vue sont copiés d'après les plans de la ville et du château qui avaient paru à Paris en quatre feuilles. Ce même plan se trouve réduit dans l'ouvrage intitulé *Les Délices de la France*, Leyde, 1683, in-42, p. 417. Richelieu était autrefois une ville du diocèse de Poitiers, du ressort d'Anjou, de la généralité de Tours, et du gouvernement de Saumur. Ainsi ce lieu appartenait à quatre provinces : pour le spirituel, au Poitou ; pour la justice, à l'Anjou ; pour les finances, à la Touraine ; pour le militaire, au Sa-

reusement pour nous, et plus malheureusement encore pour le sénéchal, dont nous fûmes contraints d'interrompre le sommeil, que les portes se trouvèrent fermées par son ordre. Le bruit courait que quelques gentilshommes de la province avaient fait complot de sauver certains prisonniers soupçonnés de l'assassinat du marquis de Faure¹. Mon impatience ordinaire me fit maudire cette rencontre. Je ne louai même que sobrement la prudence du sénéchal. Pour me contenter, M. de Châteauneuf lui parla, et lui dit que nous portions le paquet du roi : aussitôt il donna ordre qu'on nous ouvrit ; si bien que nous eûmes du temps de reste, et arrivâmes à Châtellerault qu'on nous croyait encore à moitié chemin.

Nous y trouvâmes votre oncle en maison d'ami. On lui avait promis des chevaux pour achever son voyage ; et il s'était résolu de laisser Poitiers, comme le plus long, pourvu que je n'eusse point une curiosité trop grande de voir cette ville. Je me contentai de la relation qu'il m'en fit, et son ami le pria de ne point partir qu'il n'en fût pressé par le valet de pied qui l'accompagnait. Nous accordâmes à cet ami un jour seulement. Ce n'est pas qu'il ne dépendit de nous de lui en accorder davantage, M. de Châteauneuf étant honnête homme, et s'acquittant de telles commissions au gré de ceux qu'il conduit aussi bien que de la cour ; mais nous jugeâmes qu'il valait mieux obéir ponctuellement aux ordres du roi.

Tout ce qui se peut imaginer de franchise, d'honnêteté, de bonne chère, de politesse, fut employé pour nous régaler. La Vienne passe au pied de Châtellerault, et en ce canton elle porte des carpes qui sont petites quand elles n'ont qu'une demi-aune. On nous en servit des plus belles, avec des melons que le maître du logis méprisait, et qui me semblèrent excellents. Enfin cette journée se passa avec un plaisir non médiocre, car nous étions non-seule-

murois. C'est aujourd'hui un chef-lieu de canton du département d'Indre-et-Loire, et on y compte trois mille habitants.

¹ Le marquis de Faure s'appela le Vigeon. Il était frère de la duchesse de Richelieu ; son autre sœur est morte aux Carmélites. Il fut assassiné dans son pays, comme il allait en carrosse rendre visite à un de ses amis. Voyez Lenet, *Mémoires*, t. II, p. 353. (Note communiquée à l'éditeur par M. Monmerqué.)

ment en pays de connaissance, mais de parenté.

Je trouvai à Châtellerault un Pidoux¹ dont notre hôte avait épousé la belle-sœur. Tous les Pidoux ont du nez, et abondamment². On nous assura de plus qu'ils vivaient longtemps, et que la mort, qui est un accident si commun chez les autres hommes, passait pour prodige parmi ceux de cette lignée. Je serais merveilleusement curieux que la chose fût véritable³. Quoi que c'en soit, mon parent de Châtellerault demeure onze heures à cheval sans s'incommoder, bien qu'il passe quatre-vingts ans. Ce qu'il a de particulier, et que ses parents de Château-Thierry n'ont pas, il aime la chasse et la paume, sait l'écriture, et compose des livres de controverse ; au reste, l'homme le plus gai que vous ayez vu, et qui songe le moins aux affaires, excepté celles de son plaisir. Je crois qu'il s'est marié plus d'une fois ; la femme qu'il a maintenant est bien faite, et a certainement du mérite. Je lui sais bon gré d'une chose, c'est qu'elle cajole son mari, et vit avec lui comme si c'était son galant ; et je sais bon gré d'une chose à son mari, c'est qu'il lui fait encore des enfants. Il y a ainsi d'heureuses vieillesses, à qui les plaisirs, l'amour et les grâces tiennent compagnie jusqu'au bout : il n'y en a guère, mais il y en a, et celle-ci en est une. De vous dire qu'elle est la famille de ce parent, et quel nombre d'enfants il a, c'est ce

¹ On sait que la Fontaine était, par sa mère, de la famille des Pidoux.

² Notre poète plaisante ici sur son propre nez, qui était fort long, ainsi qu'on peut le voir par son portrait ; et ceci nous prouve que, sous ce rapport, il tenait plus de sa mère que de son père.

³ Et elle était véritable. Les Pidoux formaient, au temps de la Fontaine, une des familles les plus illustres de la bourgeoisie du Poitou, et leur réputation de longévité était bien établie. On trouve un Pierre Pidoux, trésorier de France et maire de Poitiers en 1575, qui fut nommé maire pour la seconde fois en 1615, et qui mourut le 8 mars 1656, à l'âge de quatre-vingt-six ans ; ensuite un Jean Pidoux, qui fut assesseur civil et maire en 1618, et qui mourut le 28 janvier 1656, âgé de quatre-vingt-un ans. Son fils, Pierre Pidoux, fut lieutenant général au siège royal de Châtellerault. Jean Pidoux, docteur en médecine, fut maire de Poitiers en 1651, et mourut en 1662, âgé de soixante-dix-huit ans. Le Pidoux que la Fontaine trouva dans cette ville était le troisième octogénaire de cette famille dont nous avons connaissance, car il ne pouvait être aucun de ceux que nous venons de mentionner ; mais il était probablement un proche parent ; peut-être était-ce l'oncle du lieutenant de roi de Châtellerault. Voyez Thibaudau, *Abrégé de l'Histoire du Poitou*, t. VI, p. 569 et 400, 401.

que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant nullement de m'arrêter à ce petit peuple.

Trop bien me fit-on voir une grande fille, que je considérai volontiers, et à qui la petite vérole a laissé des grâces et en a ôté. C'est dommage : on dit que jamais fille n'a eu de plus belles espérances que celle-là.

Quelles imprécations
Ne mérites-tu point, cruelle maladie,
Qui ne peux voir qu'avec envie
Le sujet de nos passions !
Sans ton venin, cause de tant de larmes,
Ma parente m'aurait fait moitié plus d'honneur
Encore est-ce un grand bonheur
Qu'elle ait eu tel nombre de charmes.
Tu n'as pas tout détruit, sa bouche en est témoin,
Ses yeux, ses traits, et d'autres belles choses :
Tu lui laissas des lis, si tu lui pris des roses ;
Et comme elle est ma parente de loin,
On peut penser qu'à le lui dire
J'aurais pris un fort grand plaisir :
J'en eus la volonté, mais non pas le loisir
Cet aveu lui pourra suffire.

On nous assura qu'elle dansait bien, et je n'eus pas de peine à le croire : ce qui m'en plut davantage fut le ton de voix et les yeux ; son humeur aussi me sembla douce. Du reste, ne m'en demandez rien de particulier : car, pour parler franchement, je l'entretins peu, et de choses indifférentes, bien résolu, si nous eussions fait un plus long séjour à Châtellerault, de la tourner de tant de côtés que j'aurais découvert ce qu'elle a dans l'âme, et si elle est capable d'une passion secrète. Je ne vous en saurais apprendre autre chose, sinon qu'elle aime fort les romans : c'est à vous, qui les aimez fort aussi, de juger quelle conséquence on en peut tirer. Outre cette parente de Châtellerault, je dois avoir à Poitiers un cousin germain, dont je n'ai point mémoire qu'on m'ait rien dit ; je m'en souviens seulement, parce qu'il m'a plaidé autrefois¹.

Poitiers est ce qu'on appelle proprement une village, qui, tant en maisons que terres labourables, peut avoir deux ou trois lieues de circuit ; ville mal pavée, pleine d'écoliers, abondante en prêtres et en moines². Il y a en

¹ On a vu dans la note précédente que la tige principale de la famille était à Poitiers.

² Il y avait à Poitiers une université, quatre abbayes, des capucins, des carmélites, des dames de la Visitation, etc., et